

La Semaine Religieuse

DE
Québec

VOL. XIV

Québec, 2 novembre 1901.

No 11

DIRECTEUR, M. L'ABBÉ V.-A. HUARD

SOMMAIRE

Calendrier, 161. — Les Quarante-Heures de la semaine, 161. — La fête de Mgr l'Archevêque, 162. — L'enseignement dans les grands séminaires, 163. — Mgr Favier, évêque de Pékin, 164. — La statue de saint Jean-Baptiste de La Salle à Saint-Pierre, 165. — Les Carmélites au Vatican, 167. — Chronique diocésaine, 167. — De Québec à Buffalo, 168. — Les Hospitalières de Ladysmith (Sud Afrique) 172. — La santé du Pape, 176. — Décès, 176.

Calendrier

3	DIM.	b	XXIII ap. Pent. et 1 Nov. <i>Kyr.</i> du dim. I Vêp. du suiv., mém. du dim., de l'oct., et des SS. Martyrs. A la Basilique, Le Cœur Très Pur de Marie, <i>dbl. maj.</i>
4	Lundi	b	S. Charles Borromée, évêque et conf.
5	Mardi	†b	} De l'octave.
6	Mercredi	†b	
7	Jendredi	†b	
8	Vendredi	b	Octave de la Toussaint.
9	Samedi	b	Dédicace de la Basilique du Sauveur, <i>dbl. maj.</i>

Les Quarante-Heures de la semaine

Charlesbourg, 3 novembre. — 4, Saint-Charles. — 6, Saint-Martin. — 7, Sainte-Louise. — 8, Saint-Léonard.

La fête de Mgr l'Archevêque

Lundi, le 28 octobre, était le 13e anniversaire de la consécration épiscopale de Monseigneur l'Archevêque. A cette occasion, Monseigneur a interrompu la retraite qu'il avait commencée quelques jours auparavant à Sainte-Anne de Beaupré et qu'il n'a terminée que la veille de la Toussaint.

A 9½ h., lundi matin, les membres de la maison archiepiscopale ont présenté leurs souhaits de bonne fête à Sa Grandeur, qui a reçu ensuite les hommages du clergé réuni au salon de l'Archevêché. Au clergé de Québec et des environs, s'étaient joints les représentants de tous les ordres religieux de la ville.

Au nom de tous, Mgr le grand vicaire Marois exprima à Sa Grandeur, avec délicatesse et émotion, les sentiments de respect, de reconnaissance, de dévouement, d'admiration et d'amour que le clergé de l'archidiocèse éprouve envers son archevêque. Mgr le grand vicaire, après avoir dit avec quelle joie et quel bonheur le clergé a vu, couronnés d'un si beau succès, les efforts de Sa Grandeur pour le règlement des difficultés ouvrières de Québec, se fait aussi l'interprète éloquent des bons souhaits que le corps sacerdotal adresse à son Chef aimé.

Monseigneur l'Archevêque, en réponse, remercie son clergé du dévouement qu'il lui témoigne et des vœux de bonheur qu'il forme en sa faveur. Sa Grandeur revient ensuite sur un passé qui lui est toujours cher, rappelle les quatre années où il fut évêque du « beau » diocèse de Chicoutimi et les grandes œuvres que la Providence lui a donné d'accomplir là-bas, et termine sa touchante allocution en appelant sur son clergé les plus précieuses bénédictions.

A 9½ h., Mgr l'Archevêque célébra la messe pontificale, au milieu de toute la pompe qui distingue les grandes cérémonies religieuses de la Basilique. Grâce à la musique et au chœur du Séminaire, la solennité eut aussi le cachet artistique qui convenait. Le chant du *Te Deum* termina l'office.

A la suite de la messe, M. le Recteur et le corps universitaire au complet se rendirent à l'Archevêché, et présentèrent à Monseigneur les hommages de l'université Laval.

Au nom de tous ses lecteurs, la *Semaine religieuse* s'associe

L'ENS

de tout cœur
sont venus

L'ei

Nous lison

Ayant eu
l'évêque de
grand sémin.
que une letti
sous les yeux

Nous avon
sion de rétabl
régulère des
nouvelle Not
causé une joi
zèle pour l'écl
croyons-Nous,
naires suscept
apporte une tr
plaisir que vo
que Nous avon
Que ceux de
de la théologi
devoir capital,
vaine philosop
cultiver comme
non plus vous
qui régit l'Egli
là s'adonnent à
soit pour les au
salut des fidèles
forçes, vénérat

de tout cœur à ces hommages et à ces vœux qui, de toutes parts, sont venus réjouir le cœur du Chef vénéré de l'église de Québec.

L'enseignement dans les grands séminaires

Nous lisons dans la *Semaine religieuse* de Verdun :

Ayant eu à entretenir le Saint-Père sur son diocèse, Mgr l'évêque de Verdun a fait l'exposé de la réorganisation de son grand séminaire. Le Saint-Père a daigné adresser à notre évêque une lettre autographe que nous sommes heureux de mettre sous les yeux de nos lecteurs :

LÉON XIII, PAPE

VÉNÉRABLE FRÈRE

Salut et Bénédiction apostolique

Nous avons su par vos lettres que vous avez trouvé l'occasion de rétablir, au grand séminaire de Verdun, une formation régulière des jeunes gens aux fonctions ecclésiastiques. Cette nouvelle Nous a été très agréable et Nous a certainement causé une joie toute particulière. C'est qu'en effet, vu Notre zèle pour l'éducation de la jeunesse cléricale, il est impossible, croyons-Nous, que le nombre chaque jour croissant des séminaires susceptibles de servir de modèles aux autres ne Nous apporte une très grande satisfaction. Aussi, voyons-Nous avec plaisir que vous vous proposez de suivre fidèlement les règles que Nous avons jugé bon d'établir par Nos Lettres apostoliques.

Que ceux donc qui s'appliquent à l'enseignement et à l'étude de la théologie et de la philosophie considèrent comme leur devoir capital, après avoir laissé de côté les inventions d'une vaine philosophie, de suivre saint Thomas d'Aquin et de le cultiver comme leur maître et leur chef. Vous ne devez pas non plus vous montrer indifférent à l'enseignement du droit qui régit l'Eglise, et Nous souhaitons vivement que tous ceux-là s'adonnent à l'étude des saints canons, qui, soit pour eux, soit pour les autres, désirent marquer la voie la plus utile au saint des fidèles et au bien de l'Eglise. Travaillez de toutes vos forces, vénérable Frère, à réaliser ce programme pour le bien

de votre grand séminaire. Pour Nous, Nous appelons sur vous les forces d'En-Haut, et Nous vous en donnons comme gage la bénédiction apostolique.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 1er octobre 1901, de Notre Pontificat la vingt-quatrième année.

LÉON XIII, PAPE.

Mgr Favier, évêque de Pékin

Dans une lettre publiée par les *Missions catholiques*, Mgr Favier raconte les efforts qu'il a faits pour régler les difficultés causées par les troubles de l'année dernière. Puis, il continue comme suit :

Lorsque tout fut terminé avec les mandarins, ils me prièrent d'adresser un mandement aux chrétiens pour les inviter non seulement à la *concorde* et à la *paix*, mais encore à l'*oubli total* du passé. Je vous en remets copie. Les mandarins, avec un décret officiel dans le même sens, ont envoyé ce mandement à tous les préfets et sous-préfets du vicariat et, d'un consentement mutuel, « aucune accusation de chrétiens contre païens ou *vice versa* ne sera plus acceptée pour les faits passés. »

MANDEMENT DE MGR FAVIER

AUX CHRÉTIENS CHINOIS

Voici les principaux extraits du mandement adressé aux chrétiens chinois et dont Mgr Favier parle plus haut :

Vous avez souffert beaucoup pour votre religion, durant l'année qui vient de s'écouler.

Victimes de malfaiteurs rebelles aux ordres impériaux, vous avez été chassés de chez vous, vos biens ont été pillés, vos maisons incendiées, beaucoup de vos proches ont perdu la vie.

Dépouillés de tout, séparés pour toujours ici-bas de vos parents les plus chers, de vos femmes et de vos enfants, vous avez ressenti (ce qui n'est pas étonnant) de la haine contre les incendiaires et les assassins.

Aujourd'hui, je viens vous rappeler un précepte de notre sainte religion : le *pardon des ennemis*. Pour vous montrer dignes de l'Eglise catholique, abandonnez ces sentiments de colère et de haine, étouffez dans vos cœurs tout désir de vengeance.

La justice
qu'on vous a
mandarins si
point. Ne ch
nité que vous
les horreurs d
plainte contre
Souffrez av
comme une te
le calme revie
Vos bons ex
religion. Votr
en jour les ado
à elle.

La stat

On sait que t
cer la statue de
proportions col
entre les pilastr
autres vers leur
Or, ces jours-c
du saint fondate
ques renseignem
travail.

Comme, d'aprè
Saint au-dessus
choisi la niche qu
du Saint Sacreme
M. Auréli, célèb
et le modèle qu'i
Saint enseignant l
à ses côtés. Le sc
et il en a fallu 9
qui pèse à elle se

La justice exige une compensation pour tous les dommages qu'on vous a causés. Cette compensation vous sera donnée, les mandarins se sont entendus définitivement avec nous sur ce point. Ne cherchez plus à obtenir par vous-mêmes une indemnité que vous recevrez de ma main dans quelques mois. Oubliez les horreurs d'une injuste persécution. Ne portez plus aucune plainte contre les païens pour les faits passés.

Souffrez avec patience et résignation. Cette persécution a été comme une terrible tempête après laquelle le vent s'apaise et le calme revient.

Vos bons exemples feront respecter et apprécier notre sainte religion. Votre patience et votre charité multiplieront de jour en jour les adorateurs du vrai Dieu, car *la charité attire tout à elle.*

La statue de saint Jean-Baptiste de La Salle à Saint-Pierre

Rome, 8 octobre 1901.

On sait que tous les Ordres religieux ont le privilège de placer la statue de leur fondateur à Saint-Pierre. Ces statues, de proportions colossales, se dressent dans deux ordres de niches entre les pilastres ; les unes à un quart de leur hauteur, les autres vers leur sommet.

Or, ces jours-ci, on va mettre en place le modèle de la statue du saint fondateur des Frères des Ecoles chrétiennes, et quelques renseignements donneront une idée de l'importance de ce travail.

Comme, d'après l'usage, on ne peut placer aucune statue de Saint au-dessus de la statue en bronze de saint Pierre, on a choisi la niche qui se trouve dans le pilastre près de la chapelle du Saint Sacrement.

M. Auréli, célèbre sculpteur romain, a été chargé du travail, et le modèle qu'il va exposer, haut de 5m. 65, représente le Saint enseignant la doctrine chrétienne à deux enfants debout à ses côtés. Le sculpteur a fait d'abord son modèle en argile et il en a fallu 9 000 kilos, soutenus par une armature en fer qui pèse à elle seule 1 000 kilos. Puis il a dû en exécuter le

moulage en plâtre et en a employé 7 000 kilos. Ces données indiquent la masse de la statue.

Elle sera placée sur un socle de travertin recouvert de marbre blanc et que l'on place aujourd'hui. Ce socle mesure 1m. 50 de profondeur, 2 mètres de large et 1m. 10 de hauteur.

Les *san-pietrini*, avec leur habileté habituelle, ont monté un échafaudage de 40 mètres de hauteur pour hisser ce socle qui pèse 2 tonnes, et ensuite ils dresseront sur cette base le modèle en plâtre. La Commission viendra alors l'examiner et après avoir donné son avis, M. Auréli commencera le travail en marbre blanc de Carrare. Ce bloc, pris parmi les échantillons les plus purs, pèse brut 45 tonnes; aussi pour le faire arriver jusqu'à l'atelier du sculpteur, on devra, au sortir du chemin de fer, lui faire subir un itinéraire tout spécial; il suivra les rues extérieures sous lesquelles il n'y a point d'égout: car on craindrait que leur voûte ne s'écroulât sous le poids de cette masse.

Quand la statue sera terminée, elle pèsera encore 35 000 kilos, et l'opération pour la conduire jusqu'à Saint-Pierre, lui faire franchir la forte pente qui conduit au seuil de la basilique élevée de 8 mètres au-dessus du pavé, est des plus intéressantes. Les *san-pietrini*, d'ailleurs, sont habitués à ces sortes de travaux, qui ne sont qu'un jeu pour eux. La mise en place à près de 40 mètres de hauteur d'une masse de 35 tonnes ne les effraye point. Ils y ont procédé plusieurs fois, et tout récemment encore quand ils ont dressé sur son piédestal la statue de saint Pierre Fourier.

M. Auréli espère avoir fini le marbre dans dix-huit mois, mais à condition que quatre ouvriers y travaillent continuellement sous ses ordres. Ces détails indiquent l'importance de l'entreprise, et feront comprendre qu'une somme de 100 000 francs ne soit pas au-dessus de sa valeur réelle. C'est, en effet, le prix que coûtera approximativement cette statue, trois fois plus grande que nature, et qui cependant, à la hauteur où elle sera placée, s'harmonisera parfaitement avec les vastes proportions de la basilique Vaticane.

Les catholiques seront heureux de voir ce beau marbre placé entre le célèbre bronze de saint Pierre et le Saint Sacrement, qui résumant les deux principales caractéristiques du Saint. Son amour pour Rome et le Pape a été la cause de toutes les

persécutions
amour pour
Cœur, avec
secret de sa v

Le *Nouvel*
de Rome, 10 c
Parmi les p
che dernier, s
vant la loi du
Le Pape leu
raient à chaud
Le Saint-Pè
résolution et a
cati, à l'ombre
« Mais, a-t-il
chères filles, v
donne l'assuran
Vous devine
scène supérieur
avec laquelle S
nautés français

— Par décisio
nommé:
M. l'abbé J.-A
M. l'abbé Pou
où il exerçait le
— Dans plusi
automne, suivar

persécutions que lui ont fait éprouver les jansénistes, et son amour pour Notre-Seigneur lui a fait puiser dans son divin Cœur, avec la force pour triompher de ses persécuteurs, le secret de sa vocation et de sa sainteté.

(*La Croix.*) DON GIUSEPPE.

Les Carmélites au Vatican

Le *Nouvelliste* de Lyon publie le télégramme suivant, daté de Rome, 10 octobre.

Parmi les personnes que le Pape a reçues en audience dimanche dernier, se trouvaient les Carmélites de Trévoux qui devant la loi du 1er juillet ont pris le parti de quitter la France.

Le Pape leur a fait un petit discours. Ces saintes filles pleuraient à chaudes larmes.

Le Saint-Père leur a dit combien il était satisfait de leur résolution et avec quelle joie il les voyait se réfugier à Frascati, à l'ombre de la Ville Eternelle.

« Mais, a-t-il ajouté, ne désespérez point de votre patrie, mes chères filles, vous retournerez en France; le Pape vous en donne l'assurance et vous bénit. »

Vous devinez l'émotion de la pieuse assistance devant cette scène supérieurement touchante et devant l'énergie prophétique avec laquelle Sa Sainteté promettait la réouverture des communautés françaises.

Chronique diocésaine

QUÉBEC

— Par décision de S. G. Monseigneur l'Archevêque, a été nommé:

M. l'abbé J.-A. Poulin, vicaire à Jacques-Cartier de Québec.

M. l'abbé Poulin est récemment arrivé de Manchester, N.-H., où il exerçait le saint ministère depuis quelque temps.

— Dans plusieurs des paroisses de la ville, on donne, cet automne, suivant la coutume, des retraites spirituelles aux

diverses catégories des paroissiens. Ces pieux exercices sont toujours très fréquentés et font le plus grand bien.

— Mercredi, le 23, Mgr l'Archevêque assistait, au couvent de Jésus-Marie de Saint-Joseph de Lévis, à la messe solennelle d'actions de grâces, célébrée à l'occasion des noces d'or de la Rév. Mère Sainte-Anastasie, supérieure du Couvent.

— Mardi de cette semaine, Mgr l'Archevêque, accompagné de M. l'abbé Laflamme, assistant-secrétaire, s'est rendu à N.-D. de Lévis pour présider aux funérailles de feu Mme Veuve Et. Samson. La défunte, belle-mère de l'honorable M. Turgeon, secrétaire de la Province, était aussi la marraine de Monseigneur, qui a célébré le service funèbre, auquel on a donné beaucoup de solennité.

— Bien que la *Semaine religieuse* ait annoncé à deux reprises, en ces derniers temps, que le temps du Jubilé est prolongé, dans cet archidiocèse, du 1er octobre au 1er décembre, cela n'a pas empêché un journal de cette ville d'en fixer la fin au 3 novembre. En ces graves matières, il importe de n'y point aller à la légère.

De Québec à Buffalo

PETITES NOTES DE VOYAGE

(Suite)

L'aspect de Toronto, à quelque distance, n'est guère remarquable. C'est le cas de toutes les villes bâties sur terrain plat; elles manquent absolument de pittoresque. Ah! les Québécois ont tout lieu de se féliciter de ce que Champlain n'ait pas fondé Québec à Montréal! Au fond, c'est en récompense de ce grand bienfait qu'on a élevé à l'illustre Saintongeois ce beau monument de la terrasse Frontenac.

Le plus fâcheux, c'est qu'il ne nous fut pas possible d'aller voir si la capitale d'Ontario est plus belle qu'elle n'en a l'air. Obligés de nous embarquer, aussitôt débarqués, sur le bateau de Niagara, nous devons remettre au retour la visite de la grande ville. — Nous faisons ici nos adieux à la Compagnie Richelieu et Ontario, dont les bateaux pourtant vont encore

plus loin, jusque
Les prospectus
fait de naviga
Trip» de l'uni
nous voyageon
long trajet.

C'est la « Ni
Toronto à Ni
steamers et me

Nous retrace
Ce trajet, qui es
ron deux heures
être fort agréa
heureusement, l
rieur pour ne pa
très fraîche dep
témoignage de l
que nous nous sc

Il y eut un m
celui où nous allé
lorsque nous eûm
de nos sacs de vc
le grand appareil
tures désagréabl
comme représenta
bonhomie sur laq
lorsque nous revie

Cependant, la t
rivière Niagara.
c'est la province d
jusqu'au lac Erié, q
côté de l'embouchu
vé une forteresse,
faudrait renoncer à
Et le steamer, à F
ra-on-the-Lake, peti
suite ont passé un

plus loin, jusqu'à Hamilton : un parcours total de 800 milles ! Les prospectus qu'elle publie ont bien raison de dire que, en fait de navigation fluviale, ce parcours est la plus belle « Water Trip » de l'univers. Et nos amis les Chicoutimiens avec qui nous voyageons ont la joie, eux, d'avoir fait presque tout ce long trajet.

C'est la « Niagara navigation Co. » qui transporte les gens de Toronto à Niagara. Ses bateaux ont la forme de véritables steamers et mesurent environ trois cents pieds de longueur.

Nous retraversons donc, pour la troisième fois, le lac Ontario. Ce trajet, qui est ici en droite ligne du nord au sud, dure environ deux heures et demie dans les conditions ordinaires, et doit être fort agréable quand il fait beau temps. Ce jour-là, malheureusement, le vent était froid, et il fallait se tenir à l'intérieur pour ne pas grelotter. Du reste la température a été très fraîche depuis que nous sommes en voyage, et il faut le témoignage de la carte géographique pour bien nous persuader que nous nous sommes constamment dirigés vers l'équateur.

Il y eut un moment d'intérêt, durant la traversée, — à part celui où nous allâmes au buffet prendre café et gâteaux : ce fut lorsque nous eûmes à subir l'inspection douanière. Cette visite de nos sacs de voyage se fit, du reste, assez lestement et sans le grand appareil qui me valut en d'autres pays des mésaventures désagréables. Aussi, le vieux Yankee qui agissait là comme représentant de la douane des Etats-Unis y mettait une bonhomie sur laquelle nous voudrions bien pouvoir compter lorsque nous reviendrons de Buffalo.

Cependant, la traversée s'achève, et nous entrons dans la rivière Niagara. A l'est, c'est l'état de New-York ; à l'ouest, c'est la province d'Ontario, qui se prolonge encore vers le sud jusqu'au lac Erié, qui la limite dans cette direction. De chaque côté de l'embouchure de la rivière, chacun des deux pays a élevé une forteresse, ce qui veut dire qu'en temps de guerre il faudrait renoncer à faire par eau le voyage de Niagara.

Et le steamer, à peine entré dans la rivière, s'arrête à Niagara-on-the-Lake, petite ville canadienne, où le duc d'York et sa suite ont passé un dimanche très pieusement, d'après les uns,

ices sont

avent de
olennelle
lor de la

ompagné
u à N.-D.
Veuve Et.

Turgeon,
le Monsei-
r a donné

leux repri-
t prolongé,
re, cela n'a
la fin au 3
n'y point

guère remar-
terrain plat ;
Québécois
ait pas fondé
e de ce grand
beau monu-

ossible d'aller
e n'en a l'air.
sur le bateau
a visite de la
la Compagnie
at vont encore

tandis que, suivant d'autres reporters, il a profité de cette journée de repos pour aller voir l'Exposition de Buffalo sans que personne s'en aperçoive. Attendons que l'histoire soit faite, pour être fixé sur cet événement — comme sur beaucoup d'autres.

Poursuivant sa route durant encore une heure, le steamer remonte la rivière, qui ne laisse pas d'être fort pittoresque. Il touche, au bout de sa course, à une autre petite ville canadienne, Queenston, et traversant la rivière il va s'arrêter à Lewiston, N.-Y. Ici, les abbés F. et M. nous quittent pour se rendre tout de suite à Buffalo par le *New York Central* — et nous y préparons les voies, suivant les uns, et, d'après les autres, afin d'en finir d'un coup avec cet interminable voyage. Encore un point qu'éclaircira l'histoire.

Pour nous, nous décidons de retourner à Queenston par le petit bateau traversier qui va partir, et de nous rendre à Niagara par le tramway électrique canadien.

Un peu après avoir dépassé les deux petites villes que j'ai nommées, nous voyons les côtés de la rivière se hausser subitement et devenir abrupts. Tout le terrain s'élève de même et forme un plateau à perte de vue. Quand on songe que, si le terrain était resté partout de niveau : la rivière n'aurait pas eu à tomber de haut, la chute Niagara n'existerait pas, les nouveaux mariés ne sauraient plus où faire leur voyage de noces. A quoi tiennent les choses !

Le tramway électrique gravit d'abord les hauteurs, et nous fait passer à travers des campagnes dont le sol paraît bien misérable. Ensuite viennent des vergers riches de poires et de pêches qui mûrissent, et aussi des vignobles qui attendent la vendange : des vignes dont les rameaux plient sous le poids des grappes, c'est un spectacle nouveau pour nous tous.

Mais, à gauche, le spectacle est encore plus extraordinaire ; car nous arrivons aux fameux rapides de la rivière Niagara. De fait, le tramway court sur la crête des hauteurs qui la bordent, et à tout instant ce sont des paysages nouveaux, jusqu'au moment où un même cri d'admiration s'élève de toutes les poitrines : « Voilà les chutes ! » Du tramway lui-même, en effet, on a une très belle vue d'ensemble de la fameuse cataracte. Seulement, la distance qui nous en sépare est encore un peu grande. Enfin, on arrive à Niagara même, on court jusqu'au bord de la falaise et l'on se pâme ! Et il y a de quoi.

Je suis d'
chutes Niag
tueuse gran
que la photo
soi-même po
cet incompar
plus grande
Après cela,
décrire ce spe
de ronflants
plutôt au le
amplius !

L'aspect de
dont la conter
voir quelque
éprouve surpr
a un détail qu
en effet que l
devait être for
m'a paru assez
de notre chut
Cela est bien f
querait-on le I
savoir que les
absorbent à eu
laissent qu'une
de ce problème
comprendre les
ble et dans la r
Une chose qu
n'a une vue co
Cela revient à
Niagara. Com
doute que, en ét
rait là-dedans l
en temps, aux E
J'avertis que c'
pas encore scrut

Je suis d'avis que rien de ce que l'on a dit de l'aspect des chutes Niagara n'est exagéré. C'est un spectacle d'une majestueuse grandeur que la plume ne saurait exprimer, pas plus que la photographie n'en donne une juste idée. Il faut voir cela soi-même pour savoir ce que c'est. Et quand on a contemplé cet incomparable point de vue, on peut se dire qu'on a vu la plus grande merveille de la nature.

Après cela, il n'est pas à craindre que j'aie entrepris de décrire ce spectacle à grand renfort d'adjectifs à tous les degrés, de ronflants épithètes et d'ingénieux tours de phrase. Je dis plutôt au lecteur; Allez voir cela! Ça vaut le voyage, *et amplius!*

L'aspect de la chute Niagara est donc l'un des rares spectacles dont la contemplation ne cause pas de déception. On s'attend à voir quelque chose de grandiose; et l'admiration que l'on éprouve surpasse toute l'attente que l'on avait. Pourtant, il y a un détail qui n'a pas répondu à ce que j'imaginai. Je croyais en effet que la clameur des eaux s'élançant dans les gouffres devait être formidable, tandis que le bruit de la chute colossale m'a paru assez faible, relativement, et moins terrible que celui de notre chute Montmorency. Dira-t-on que je fais erreur? Cela est bien possible. Ou bien, s'il en est comme j'ai dit, expliquerait-on le phénomène en prétendant qu'il est tout subjectif, à savoir que les yeux, fascinés par la grandeur du spectacle, absorbent à eux seuls la faculté perceptive des gens et n'en laissent qu'une petite partie aux oreilles? — Je prends note de ce problème, pour l'explorer à fond lorsque j'aurai fini de comprendre les autres problèmes qu'il y a dans la nature sensible et dans la nature insensible.

Une chose qui n'est pas douteuse, par exemple, c'est qu'on n'a une vue complète des chutes que de la rive canadienne. Cela revient à dire que c'est le Canada qui possède les chutes Niagara. Comme l'avantage en vaut la peine, il n'y a pas de doute que, en étudiant les choses un peu sérieusement, on trouverait là-dedans le germe des penchants qui se font jour de temps en temps, aux Etats-Unis, en faveur de l'annexion du Canada. — J'avertis que c'est là une idée neuve, et que les auteurs ne l'ont pas encore scrutée.

Quittons Niagara sans rien dire de l'excursion classique, et partant bien connue de tous, que l'on fait au pied de la chute. On s'est affublé, vous savez ? de vêtements de caoutchouc, des pieds à la tête, sous lesquels chacun a l'air d'un bandit de première classe ; on descend bien bas . . . par un ascenseur — tout cela moyennant une danse proportionnelle des écus, naturellement — puis on arrive, à travers une pluie battante, semble-t-il, soit tout près du pied de la chute, soit, après avoir parcouru une galerie creusée dans le roc, en arrière de la masse d'eau qui tombe. C'est émouvant, et il faut avoir cela à raconter, quand on a été à Niagara. Mais ne disons rien de ces choses, que personne n'ignore.

Niagara, petite ville canadienne, paraît ne consister qu'en jolies villas et parcs de grande beauté. — Un pont suspendu, grande œuvre de génie civil, nous conduit au Niagara américain, ville plus considérable, où il semble y avoir des affaires et de l'activité. — On y prend le chemin de fer ; et, en une heure à peine, on arrive au lac Erié et à Buffalo.

Buffalo ! La « Pan-American ! »

ORNIS.

(A suivre.)

Les Hospitalières de Ladysmith (Sud-Afrique)

(Suite)

Le 8 décembre, une bombe tomba sur notre chère petite chapelle, pénétrant par le toit du sanctuaire, se frayant un chemin par la sacristie et allant droit à l'autel. Chose merveilleuse, elle changea soudainement de direction et alla s'enfourer sous le plancher. Le choc fut si violent que les vitres du chœur en furent brisées, et cependant ni les statues, ni l'autel ne furent endommagés.

Je touche maintenant à l'époque la plus mélancolique de notre séjour à Intombi. Dans l'espace de quelques jours, la mort entra deux fois sous nos tentes. La première victime fut une infirmière, Nurse O'Brien, qui était venue d'Irlande pour sa santé. Au moment de la guerre, elle vint nous aider au Sanatorium. Elle nous demanda comme faveur de lui permettre de venir à

Intombi avec des privations progrès. Pendant s'endormit paroles exprime munie de tous tomba sérieuse le monde Marijthe, avait fait de Pont-l'Abbé. en même temps la fondation de nous l'avons esprit de foi et devoirs avec un rende Mère Supérieure chère Sœur était Sainte-Famille, ligents qu'elle a pleinement approuvé. Saint-Ambroise. vement à la cuisine raccommodait les meubles grossiers. Mais je reviens à vaise qualité de beaucoup de Dyse de ce mal. Malgré bientôt nous résignons en v. ses vœux et demeurons encore de elle mourut paisiblement aux lèvres et les instants avant son était parfaitement pauvre, et qu'au communauté. Notamment et vingt-huit de pr

Intombi avec nous. Ses poumons délicats souffrirent beaucoup des privations qu'elle eut à endurer, et la maladie fit de rapides progrès. Pendant la sainte messe que l'on offrait pour elle, elle s'endormit paisiblement dans le Seigneur. Presque ses dernières paroles exprimèrent sa joie de mourir entourée de religieuses et munie de tous les sacrements. Le même jour, une de nos Sœurs tomba sérieusement malade. La chère Sœur, qui s'appelait dans le monde Marie-Jacquette Creu et en religion Sœur Sainte-Marthe, avait fait profession à la communauté de la Sainte-Famille de Pont-l'Abbé. Elle vint en Afrique avec Monseigneur Jolivet, en même temps que moi. En 1896, elle demanda à faire partie de la fondation de Ladysmith. Pendant les quelques années que nous l'avons conservée, nous avons remarqué en elle un grand esprit de foi et une piété qui la portaient à s'acquitter de ses devoirs avec une fidélité et un dévouement constants. La vénérable Mère Supérieure de Pont-l'Abbé nous a écrit que cette chère Sœur était très aimée de toutes les Mères et Sœurs de la Sainte-Famille, lesquelles n'oublieront jamais les services intelligents qu'elle a rendus à son berceau religieux. Nous pouvons pleinement appuyer cette appréciation de la vénérable Mère Saint-Ambroise. Ici notre chère Sœur était employée alternativement à la cuisine et à la dépense. A ses moments perdus, elle raccommo- dait les souliers de la communauté et fabriquait des meubles grossiers, ce qui épargnait à la maison bien des frais. Mais je reviens à sa maladie que j'attribue, en partie, à la mauvaise qualité de l'eau que nous avions à boire. Il y avait beaucoup de dysenterie dans le camp; notre Sœur tomba frappée de ce mal. Malgré les soins que nous lui prodiguâmes, il fallut bientôt nous résigner à sa perte. Le 6 janvier, elle reçut la communion en viatique et l'Extrême-Onction; elle renouvela ses vœux et demanda pardon à la Communauté. Sa vie se prolongea encore deux jours sans lui arracher une plainte, et elle mourut paisiblement le 8 à neuf heures du soir, le sourire aux lèvres et le cœur content. Elle m'avait assuré, quelques instants avant son départ, qu'elle ne manquait de rien, qu'elle était parfaitement heureuse de mourir dans cet état d'abjecte pauvreté, et qu'au ciel elle ne cesserait de prier pour sa chère communauté. Notre bonne Sœur comptait cinquante ans d'âge et vingt-huit de profession religieuse. Le lendemain, le Rév. Père

Saby vint en ville pour voir les autorités civiles et militaires au sujet de l'enterrement. A notre grande joie, nous obtînmes très facilement la permission de la déposer dans notre enclos, de sorte que maintenant nous avons notre cimetière. La dépouille mortelle de notre chère Sœur fut portée à Ladysmith le surlendemain, accompagnée d'une de nos Sœurs et de moi. Près de Ladysmith, les Boers avaient endommagé le pont du chemin de fer ; il nous fallut descendre de wagon. Le cercueil fut posé sur un wagonnet et des Indiens le poussèrent jusqu'à la gare, où nous attendaient quatre messieurs catholiques qui suivirent le corbillard jusqu'au couvent. Quant à nous, nous primes le chemin le plus court. A chaque pas que nous faisons, les brèches faites à notre chère maison devenaient plus visibles, et c'est le cœur bien gros que nous passâmes le portail pour nous trouver en face de notre demeure, abandonnée à la merci des étrangers et livrée au pillage. Notre pauvre chien vint à notre rencontre, tout heureux de nous revoir, et nous suivit au cimetière. Là, comprenant qu'il se passait quelque chose de triste, il prit une mine grave et, après la cérémonie, revint tranquillement entre ma Sœur et moi, la tête basse et l'œil morne. Pendant toute cette triste soirée, le canon grondait et les obus éclataient autour de nous.

Notre chère Sœur Sainte-Marthe a laissé un grand vide, mais c'est une consolation de l'avoir au milieu de nous. Aussi souvent que nos occupations le permettent, nous allons prier sur sa tombe, marquée par une simple croix de bois. Je profite, ma révérende Mère, de cette occasion pour recommander à vos prières le repos de l'âme de notre bien-aimée défunte. Vu les circonstances, je n'ai pu le faire à l'époque de sa mort. Mais je sais que la révérende Mère Marie du Sacré-Cœur, de Maritzburg, s'est aimablement chargée de nous rendre ce service l'an dernier.

Dans les derniers jours de 1899, le magistrat et le doyen des médecins vinrent me prier de bien vouloir aider à soigner les blessés du camp militaire. Leur nombre augmentait, les infirmières tombaient malades et faisaient défaut. Je me décidai à accepter le service de nuit, pour éviter d'être trop en contact avec les garde-malades séculières. Pendant cinq semaines nous donnâmes nos services aux volontaires de Natal. Ce travail était pénible ; plus de trois cents malades de fièvre entérée,

dys-
les l
vert
bout
infe
mati
tout
plus,
Sous
porta
pluie
les et
nous
La
c'était
parmi
Job, s
enfant
seule v
A la fi
étions
qu'il le
nombr
Nou
notre t
de temp
qu'il en
sion de
d'une d
arrivée,
disette
nous ob
la liste
remédia
matin à
rium. J'
sière et
compte d
Je me dé

dysenterie et blessures, étaient entassés les uns sur les autres ; les lits manquant, plusieurs gisaient à terre, roulés dans des couvertures. Les médicaments, les stimulants, tout manquait. Une bouteille de lait devait suffire à trente personnes. L'odeur était infecte. Nos heures étaient de sept heures du soir à sept heures du matin. Ce qui rendait la chose plus dure, c'était d'être sur pied toute la nuit sans rien prendre, les provisions étant rares ; de plus, la journée suivante ne nous apportait ni sommeil ni repos. Sous les tentes, le bruit, la chaleur et les mouches étaient insupportables. Quelquefois il nous fallait faire le trajet sous une pluie battante ; nous enfoncions dans la boue jusqu'aux chevilles et y perdions nos souliers, si bien qu'un docteur en vint à nous offrir ses grandes bottes.

La première chose qui me saluait à mon retour, le matin, c'était l'annonce d'un désastre ou d'un nouveau cas de maladie parmi nos Sœurs. Je pensais alors aux épreuves du saint homme Job, apprenant coup sur coup la nouvelle de la perte de ses enfants et de ses biens. Mais Dieu fut miséricordieux ; une seule vie fut immolée, alors que tout faisait présager le contraire. A la fin, épuisées, nous dûmes résigner notre poste. Toutes nous étions plus ou moins malades, quelques-unes si sérieusement qu'il leur fallait garder le lit. Le Père Saby, lui aussi, était du nombre des invalides.

Nous avions laissé au couvent un ami chargé de la garde de notre bien. Les nouvelles peu rassurantes que nous recevions de temps à autre me faisaient désirer juger par moi-même ce qu'il en était. Au commencement de février, j'obtins la permission de venir passer quelques jours à Ladysmith, accompagnée d'une de mes Sœurs. Cette dernière tombant malade à notre arrivée, il nous fallut rester quinze jours. A ce moment la disette était si terrible que c'est avec la plus grande peine que nous obtînmes un peu de nourriture, nos noms n'étant pas sur la liste des personnes ayant droit aux rations. Plus tard on remédia à cela. Pendant notre séjour, une bombe tomba un matin à quelques mètres de moi, dans une chambre du Sanatorium. J'avais laissé ma sœur malade dans une cellule. La poussière et la fumée de l'explosion m'empêchèrent de me rendre compte de l'endroit où l'obus avait éclaté. Jugé de mon agonie ! Je me décidai sur le champ à retourner à Intombi coûte que coûte.

Le siège traînait en longueur; jour et nuit nous entendions la canonnade et le pétilllement des fusils; nous nous demandions à quoi cela aboutirait. Les décès au camp s'élevaient parfois à 20 ou 25 par jour; le train quotidien amenait des blessés et des malades dont le nombre monta à 2000. On dut renoncer à ensevelir les morts et on les plaça dans des tranchées. Le seul cimetière d'Intombi en contient sept cents.

Il est temps, ma bonne Mère, de vous donner une idée de notre unique consolation au camp. Nous tâchions, autant que possible, de suivre nos exercices: offices, prières de règle, lecture, rien ne fut négligé. Lorsque le cœur est brisé d'affliction, oppressé d'angoisses, que fera-t-il? Il se jettera dans le sein de « Dieu, le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Père de toute miséricorde et Dieu de toute consolation, qui nous console dans nos épreuves: car de même que les souffrances de Jésus-Christ abondent en nous, ainsi abonde par Jésus-Christ notre consolation. »

(A suivre.)

La santé du Pape

« La santé du Pape est tellement satisfaisante, que son entourage s'occupe déjà des préparatifs du Jubilé des vingt-cinq ans de pontificat, qui sera célébré le 20 février 1903. »

Ce témoignage est celui du journal *l'Italie*, feuille quirinaliste de Rome, et n'en est que plus frappant.

Décès

Le 22 du courant, au monastère des Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie, à Québec, Mathilda Gagnon, en religion Sœur Marie de Saint-Samuel, âgée de 33 ans.

R. I. P.